

YOURCENAR DE TRADUCTRICE À TRADUITE : EXAMEN DE LA TRADUCTION EN CASTILLAN DE *QUOI? L'ÉTERNITÉ*

par Jean-Pierre CASTELLANI (Université de Tours)

Quel étrange métier que celui de traducteur : son nom est souvent dissimulé dans un coin de page de la présentation éditoriale du livre, comme s'il s'agissait d'un élément subalterne, secondaire, voire indécent, bénéficiant d'un statut aussi flou que ces obscurs sans grades relégués dans les génériques de fin du discours filmique et si souvent négligés par des spectateurs pressés.

Le traducteur participe du doubleur douteux, de l'artisan besogneux, d'un parent pauvre du prestigieux auteur du livre, toujours sous le coup de la fameuse phrase assassine "traduttore/traditore", une espèce de passeur à la fois indispensable et gêneur, bizarrement placé entre le texte d'origine et le lecteur. Et pourtant, depuis toujours, s'est imposée la nécessité de traduire les livres de leur langue d'origine vers d'autres langues et, à côté des traducteurs officiels, longue est la liste des créateurs, romanciers, poètes qui, de Baudelaire à Valéry, se sont livrés à cette activité, forcément compliquée, naviguant sans cesse entre texte et langue, écriture et réécriture, source et création, fidélité et étrangeté, entre interprétation et restitution.

Ce métier est, pour diverses raisons, assez féminisé et Marguerite Yourcenar s'intègre dans la lignée des traductrices célèbres ou anonymes. Elle a beaucoup traduit d'auteurs étrangers : grecs classiques, ou contemporains comme Constantin Cavafy, américains avec les negro spirituals, etc. Sa compagne Grace Frick était elle-même traductrice et l'a transposée en anglais. Son œuvre a été publiée dans la plupart des langues. C'est dire s'il paraît intéressant de nous attarder un instant sur le problème de la traduction en général, de voir quelle était la conception yourcenarienne de cette activité et enfin, d'examiner ce qu'il est advenu d'un de ses textes posthumes, donc non contrôlable par elle, dans sa version espagnole, je veux parler de *Quoi? L'Éternité*. Avec l'humble ambition d'apporter quelques réflexions dans ce vieux débat et, à travers elles, de trouver un angle nouveau d'analyse de l'écriture de Yourcenar.

On sait que dans cette polémique s'affrontent, depuis longtemps, les partisans de la littéralité, les sourciers pour lesquels la traduction doit porter l'empreinte de la langue de départ, avec une semblable combinaison de mots, et ceux de la littérarité où les traces de cette langue d'origine doivent disparaître. On connaît le texte célèbre de Borgès, *Pierre Ménard, auteur du Quichotte*¹, dans lequel un homme de lettres du début de ce siècle, qui ne croit pas aux nouveautés, rédige un Don Quichotte correspondant mot pour mot au grand texte de Cervantès. En comparant les deux versions l'auteur de la nouvelle de Borgès arrive à la conclusion qu'il s'agit, en fait, de deux textes différents à cause des écarts dans les conditions historiques, entre la Renaissance et le monde contemporain.

Cela rejoint les conclusions d'une des analyses les plus pertinentes du problème de la traduction, celle d'Antoine Berman qui publie, en 1987, un texte fondamental intitulé de façon significative *L'épreuve de l'étranger*², qui repose sur cette affirmation provocatrice : "L'idée qu'un texte peut être définitif relève de la religion ou de la fatigue". Pour Berman le traducteur ne doit pas s'attacher à un mot à mot littéral mais à la lettre du texte, il est à son tour auteur, même s'il n'est pas l'Auteur, il doit restituer la résonance, la musique, le noyau du déjà dit, dans un long processus qui est critique et interprétatif. Dans l'exercice de la traduction littéraire, dit-il, il y a quelque chose de la violence du métissage. En un mot, il doit apparaître dans toute traduction, surtout s'il s'agit d'un texte riche, ambigu, compliqué, un processus assez proche de celui qui marque la transposition, en musique, d'un même livret par des musiciens différents, avec les modifications, les suppressions, les adjonctions que cela entraîne. En somme, une réécriture externe et interne, un passage au crible, une déconstruction mais aussi une construction, un écheveau que l'on dévide, comme dit Hector Biancotti, et que l'on renoue aussi.

Yourcenar baigne dans ce problème de la traduction pour diverses raisons. D'abord très jeune, à travers ses incessants voyages et de longs séjours à l'étranger, elle découvre, pratique et lit des langues mortes et vivantes, nombreuses. Son œil, son oreille sont très vite habitués à ce jeu de correspondances, de transferts compliqués, de décodages nécessaires qu'imposent la compréhension, la lecture et l'expression dans une autre langue que la sienne. Sa culture cosmopolite, sa vie errante, son goût personnel la conduisent à l'étrangeté, à ce métissage réclamé par Berman. Française, elle écrit toujours en français alors qu'elle passe la plus grande partie de son

¹Jorge Luis BORGES, *Fictions*, Paris, Gallimard, Folio, n° 614, 1957, p. 41-52.

²Antoine BERMAN, *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, coll. "Essais", 1987.